

The University of America, 1984). Earlier, Fritz Sachse and Hans Cossmann published *Kriegsgefangen in Skipton: Leben & Geschichte deutscher Kriegsgefangener in einem englischen Lager* (Munich: n.p., 1920). These are only a few titles; there are others.

Jackson could have enhanced his work by a more sophisticated conceptual framework with sociological and/or psychological approaches. Social scientists have laid the needed theoretical bases and, indeed, not only could some of Professor Ketchum's perspectives have been applied, but some of the excellent work done on World War II prison camps could have provided new angles of vision. If, as historians assume, contexts provide meaning, then, *The Prisoners, 1914-18* is rather thin in analysis and meaning. Secondly, with respect to research, German archival material, as well as secondary sources, are indeed extant and could have added a dimension to the treatment of British prisoners (as well as German POWs in Britain). The Red Cross' and other relief organizations' records might have lent data for more precise analyses of aid to prisoners. French archival and secondary materials could have illuminated further the British detainees' story, to say nothing of Russian and other materials. Gauged by scholarly standards, Jackson's work, indeed, has serious shortcomings.

John F. Kutolowski
SUNY, College at Brockport

Christine Johanson — *Women's Struggle for Higher Education in Russia, 1855-1900*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1987, x, 149 p.

Dans la Russie de la seconde moitié du XIX^e siècle, les progrès et les reculs de l'enseignement supérieur dépendent davantage de la conjoncture politique que des efforts faits par les femmes elles-mêmes. Qu'on en juge ! L'avènement du « libéral » Alexandre II en 1855, la défaite militaire subie lors de la guerre de Crimée, les discussions animées par certains journalistes (Pisarev, Chernyshevskii) dans une presse qui se libère de la rigide censure imposée par Nicholas I contribuent largement à créer un nouveau climat intellectuel. Les autorités en place accueillent même favorablement l'idée d'un système éducationnel plus élaboré, car elles y voient un outil propre à renforcer l'ordre social et à conférer à nouveau à leur pays un statut de grande puissance. L'enseignement supérieur féminin, tant dans le domaine des sciences que des humanités, bénéficiera de cette nouvelle approche : ainsi, l'Université de Saint-Pétersbourg sera la première, en 1859, à admettre des femmes; Kiev et Kharlov suivront peu après, mais non Moscou. Toutefois, l'émergence d'un mouvement étudiant radical, lequel culmine en avril 1866 avec la tentative d'assassinat de Karkozov, ancien étudiant universitaire, amène le gouvernement à réorienter ses politiques en matière d'éducation. Convaincus qu'il existe une relation étroite et nocive entre accès à l'enseignement supérieur et radicalisme politique et tout imprégnés d'une « state's service-oriented view of education » (12), D.A. Tolstoi, I.D. Delianov et M.N. Katkow (les deux premiers, ministres de l'Éducation) vont s'efforcer, avec zèle et constance, d'étouffer de telles aspirations. Ainsi, en 1861-1863, les femmes russes seront expulsées des universités; après un certain répit, l'assassinat d'Alexandre II, en 1881, donnera le coup de grâce à l'enseignement supérieur féminin.

Tout n'est cependant pas perdu : les femmes russes elles-mêmes, soit par soif de connaissances, soit par goût d'exercer une profession rémunérée, ou encore par conviction que leur savoir contribuera au bien-être de la société russe, font preuve de beaucoup de courage et de ténacité. Ainsi, certaines iront chercher à Zurich une éducation médicale qui ne leur est pas accessible en Russie; d'autres mettront sur pied un certain nombre de cours de niveau supérieur — et ce, en dépit de l'obstruction d'une bureaucratie tatillonne, de conditions d'étude et de vie difficiles, de l'absence de subventions gouvernementales et de possibilités d'emploi limitées (une exception notable étant leur contribution en tant qu'infirmières, sages-femmes et médecins de campagne rattachés au ministère de la Guerre, où le libéral D.A. Miliutin les prendra sous sa protection). L'avènement du dernier tsar, Nicholas II, en 1894, et plus encore l'impact de la Révolution de 1905 allaient largement modifier, à l'avantage des femmes, les données du problème.

Christine Johanson conclut, toutefois, sur une note très réaliste lorsqu'elle souligne « the autocracy's mismanagement of the human resources at its disposal » (103). Cela peut sembler triste à qui déplore la chute du régime tsariste, puisqu'il s'agissait là d'un « peaceful, legalistic movement that sought reform within the existing system » (102); par contre, envisagé sur une plus longue durée — celle des progrès de l'enseignement féminin en Russie —, le verdict final est certainement plus positif : à l'aube du XX^e siècle, l'existence de tuteurs étrangers et de pensionnats réservés à l'élite de la société, lesquels ne produisaient, pour reprendre l'heureuse image du grand pédagogue N.I. Pirogov, que des poupées (4 et 5), ne domine plus le paysage éducationnel russe. Le chemin parcouru est d'autant plus impressionnant que la femme russe devait lutter contre le poids d'une lourde tradition exprimée dans le diction suivant : *Volos dolog, da um korotok* (Des cheveux longs, mais une intelligence bien courte).

Le titre de ce livre (particulièrement le mot « struggle », imprimé par surcroît en lettres rouges !) prête à confusion : tout d'abord, la grille d'analyse n'est pas du tout marxiste; ensuite, la période étudiée en détail est essentiellement celle du règne d'Alexandre II (1855-1881); finalement, la femme n'est pas aussi présente qu'on le souhaiterait : n'aurait-il pas été possible de la faire parler davantage de son vécu, de ses aspirations ? En fait, il s'agit ici beaucoup plus d'un exposé d'une politique gouvernementale mâle, carrément anti-féministe par moments, que d'une étude de la vie de femmes russes : histoire administrative et politique plutôt qu'histoire sociale. Néanmoins, l'auteure a l'indéniable mérite d'avoir tracé quelques jalons fort utiles.

Jean-Guy Lalande
Université d'Ottawa
